



Magazine culturel d'Akadem

– Mars 2019

Réflexions sur Christchurch

Chronique de Rudy Reichstadt

Le 15 mars dernier, un jeune australien fanatique pénètre lourdement armé dans une Mosquée de Christchurch en Nouvelle Zélande et se livre à un effroyable massacre. On dénombre 50 morts et des dizaines de blessés. Arrêté, l'homme expliquera son geste par sa haine de l'Islam et en faisant référence à la théorie du grand remplacement. Revenons ensemble sur cette tragédie.

Le racisme dirigé contre les musulmans a déjà tué. Au Canada, il y a deux ans, il a armé le jeune Alexandre Bissonnette qui était venu assassiner des fidèles musulmans au sein de la mosquée du Centre culturel islamique de Québec (6 morts, 8 blessés). En 1994, ce racisme a poussé l'ultra-nationaliste juif Baruch Goldstein, membre du Kach, un mouvement raciste interdit en Israël depuis lors, à perpétrer un attentat dans la mosquée du Caveau des Patriarches à Hébron (29 morts, 125 blessés).

Le racisme n'a pas besoin que les races existent pour inspirer le crime. C'est bien un racisme anti-musulman – quelle que soit l'imperfection de cette expression – qui a encore tué à Christchurch vendredi. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les mots tracés par le terroriste, Brenton Tarrant, dans un document diffusé sur internet auquel il a donné le titre de « The Great Replacement », une référence directe au concept de « Grand Remplacement » forgé par Renaud Camus il y a un peu moins de dix ans.

On lit Brenton Tarrant et, que nous dit-il : « Oui, je suis raciste. ». « Est-ce que [je hais] personnellement les musulmans ? Un homme ou une femme musulmane vivant dans son pays d'origine ? Non. Un homme ou une femme musulmane qui choisit d'envahir nos terres, de vivre sur notre sol et de remplacer notre peuple ? Oui, je ne les aime pas. Le seul musulman que je déteste vraiment, ce sont les convertis, ceux de notre peuple qui se détournent de leur héritage, de leurs cultures, qui tournent le dos à leurs traditions et sont devenus des traîtres à leur propre sang. Je les déteste. » « Est-ce que [je suis] un "islamophobe" ? Non, l'islam ne me fait pas peur à cela près que, en raison de son taux de fécondité élevé, il se développera pour remplacer les autres peuples et les autres religions. » Et puis, Brenton Tarrant justifie l'assassinat des enfants : « Un envahisseur mort, quel que soit son âge, est un ennemi de moins que vos enfants auront à affronter ».

Pour justifier le meurtre des innocents, il faut avoir préalablement déshumanisé ses victimes au point de les considérer, au mieux comme des pertes nécessaires, au pire comme des nuisibles à éliminer. « Avant tout massacre, il y a une idée » dit le Camdogien Rithy Panh, un rescapé des camps de travail khmers rouges. Et on voudrait que ceux qui ont joué avec ce concept de « Grand Remplacement » réfléchissent à leur responsabilité morale dans ce qui vient de se passer en Nouvelle-Zélande...

Mais un autre élément du texte de Tarrant attire notre attention. Pour massacrer de sang-froid, calmement, méthodiquement, des hommes, des femmes et des enfants par dizaines dans un lieu de culte comme il l'a fait, il faut être doté d'une foi inébranlable dans la justesse de sa cause, il faut être totalement hermétique au doute.

Lorsqu'on visionne le film insoutenable que Tarrant a fait de son équipée meurtrière, on s'aperçoit qu'après un premier carnage dans la mosquée de Christchurch, il retourne se réapprovisionner en munitions dans le coffre de son véhicule avant de revenir achever au sol des innocents en train d'agoniser.

A la manière du Norvégien Anders Breivik, des Français Mohammed Merah, Medhi Nemmouche, des frères Kouachi, à la manière de l'Américain Robert Bowers également, le tueur de Christchurch est un fanatique implacable.

Or, à la question de savoir s'il est un « agent du Mossad », un « infiltré » ou encore le bouc émissaire d'une opération sous « faux drapeau » à qui « on » aurait fait porter le chapeau, Brenton Tarrant fait une réponse stupéfiante : « Non, mais la prochaine personne à perpétrer une attaque pourrait l'être et donc un sain scepticisme est une bonne chose. »

« Un sain scepticisme est une bonne chose » nous dit celui qu'aucun doute n'a, à aucun instant, empêché de perpétrer son geste criminel. Ce ne sont pas là les mots d'un sceptique évidemment. Ce sont, au contraire, les mots d'un robot qui répète sans y réfléchir une phrase que les observateurs critiques du conspirationnisme connaissent bien. Et dont l'unique fonction est de dresser autour du complotisme une barrière rhétorique infranchissable, destinée à lui donner les atours prestigieux du doute critique. Or on l'a vu, chez Brenton Tarrant et ses congénères dans le crime, il n'y rien d'autre qu'un dogmatisme aveugle.